

Romance — Le livre du film

Romance, Catherine Breillat, Éditions des Cahiers du Cinéma,
(Collection Petite bibliothèque), 80 pages

Dominique Pellerin

Number 204, September–October 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48990ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pellerin, D. (1999). Review of [Romance — Le livre du film / *Romance*, Catherine Breillat, Éditions des Cahiers du Cinéma, (Collection Petite bibliothèque), 80 pages]. *Séquences*, (204), 38–38.

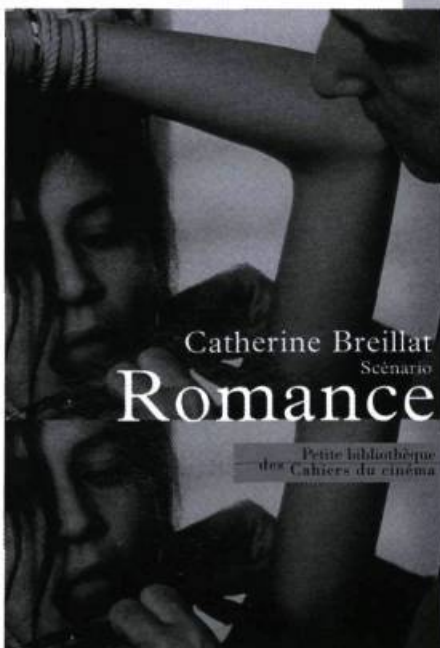
et qui donne un regard à la fois hallucinant et brillant du phénomène complexe du fantasme.

C'est dans l'acte de mise au monde (la naissance d'un enfant), en quelque sorte un acte de délivrance, suivi d'une explosion au gaz, puis d'une implosion esthétique sur un ailleurs fantasmatique, que le film de Breillat s'ouvre sur un nouvel absolu, abstrait, impalpable, mais aux multiples significations. À ce titre, *Romance* est une œuvre d'une grande et indiscutable beauté, qui parle de son époque avec une extraordinaire puissance d'érudition. [5]

Élie Castiel

ROMANCE

France 1998, 95 minutes — **Réal.:** Catherine Breillat — **Scén.:** Catherine Breillat — **Photo:** Yorgos Arvanitis — **Mont.:** Agnès Guillemot — **Mus.:** DJ Valentin, Raphaël Tidas — **Déc.:** Frédérique Belvaux — **Int.:** Caroline Ducey (Marie), Sagamore Stévenin (Paul), François Berléand (Robert), Rocco Siffredi (Paolo), Reza Habouhossein (homme escaliers), Emma Colberti (Charlotte), Ashley Wanniger (Ashley) — **Prod.:** Jean-François Lepetit — **Dist.:** Alliance.



Romance – Le livre du film

Dans le paysage cinématographique français, l'œuvre de Catherine Breillat détonne. Film après film, elle continue de surprendre, de choquer, voire même de scandaliser. Son dernier film ne fait pas exception. Avant même sa sortie, *Romance* attisait déjà les dissensions. Plus que la verveur du langage des personnages, que l'audace des images exhibées sans détour ni afféterie – d'aucuns diraient avec *impudicité* –, c'est surtout la nature du désir féminin proposée par Breillat qui indispose. En effet, même dans le scénario, publié récemment dans la Petite bibliothèque des Cahiers du Cinéma, l'exploration, la représentation et l'affirmation de facettes obscures et plus ou moins inavouées du désir féminin, qu'il s'agisse de bestialité, de soumission, de dégradation, de viol ou de meurtre, fascine sinon perturbe, que l'on soit homme ou femme. Comme dit si bien Marie, l'héroïne de *Romance*: «La chose qu'on n'admet pas, on n'en admet pas l'image non plus. / L'image vous compromet tout autant, à partir du moment où elle vous représente». (p. 65)

Par-delà les rapports de force et de pouvoir que suggèrent les scènes verbales, silencieuses ou charnelles entre Marie et ses hommes, l'étrange et fascinante beauté du dernier scénario de Catherine Breillat réside dans la quête de lucidité de Marie, dans cet étrange dialogue que l'auteur sait instaurer entre des images d'une extrême hardiesse et un incessant monologue intérieur qui, de manière quasi imperceptible, dévoile peu à peu ce que ces images dissimulaient tout de même. [5]

Dominique Pellerin

Romance

Catherine Breillat
Éditions des Cahiers du Cinéma, 1999
(Collection Petite bibliothèque)
80 pages

Une séquence illustre très graphiquement son propos: des femmes sont couchées sur des lits d'hôpital, leur mari à leur chevet, dans une salle circulaire, la moitié inférieure du corps disparaissant dans le mur; de l'autre côté, leurs jambes arborent des porte-jarretelles et des hommes nus se masturbent et les baisent. «La scène fantastique était peu décrite dans le scénario; je n'avais que mentionné un genre de guillotine. Avec la décoratrice, on a eu l'idée d'un cercle: elle est architecte et cette perspective est très architecturale. L'intérieur est très clinique, l'extérieur, rouillé. La décoratrice m'avait montré une photo de bateau rouillé, extrêmement sexuel. Pour filmer les hommes à l'extérieur du cercle, le chef opérateur a eu besoin que je lui montre des bacchanales peintes sur des assiettes grecques illustrées dans *Le Sexe et l'effroi*, de Pascal Quignard.»

Le cinéma est le seul art où l'obscénité ait bloqué l'exploration de ces thèmes, selon Breillat. «En France, la loi sur le cinéma X interdit l'accès aux fonds de soutien (gouvernementaux) à un film où il y a fellation, homme en érection, éjaculation ou pénétration. Ça a créé un cinéma ghetto, une industrie vidéo de la concupiscence, sans aucune recherche artistique. Il n'y a aucune raison pour que le cinéma ne puisse montrer des images de la préoccupation humaine la plus évidente: une relation d'amour physique. Une image n'existe pas, seul existe le sens qu'on lui donne. Cette loi a empêché les auteurs d'attribuer un autre sens à ce sujet que la chair obscène du cinéma X, qui n'a pas d'esprit. Dès qu'on parle de la sexualité, l'opprobre moral s'abat.»

Catherine Breillat considère que la nouvelle tolérance qui lui a permis de sortir *Romance* avec l'aide du fonds de soutien s'apparente «à la chute du mur de Berlin». «Ça n'aurait pas été possible un an auparavant. Voilà vingt ans, je pensais que je n'aurais pas besoin d'expliquer mes appels métaphoriques à une censure moins sévère. Puis, j'ai commencé à le dire explicitement. Il y a aussi plus de réalisatrices qui partagent la même préoccupation. Roberto Rossellini m'avait demandé ce que je pensais que les femmes apporteraient au cinéma; je lui avais répondu qu'elles peuvent parler de la honte, un sujet excessivement important pour la femme. Un sujet tabou, vierge. L'automutilation, la violence qui suit le mouvement vers la liberté, est le propre des femmes. J'imagine que le suicide est son pendant masculin. Mais, l'automutilation est une situation permanente. Prendre plaisir de ce qu'on réprouve, c'est associer des plaisirs masochistes à la libido. Je ne connais pas de femmes qui assument leur sexe.»

Prochaine étape: la virginité. *Fat Girl* montrera deux adolescentes en vacances, deux sœurs dont l'aînée est très jolie, «frivole» et a qui du succès auprès des garçons. «La plus jeune observe et porte le poids du monde; elle vit à travers les expériences de sa sœur. C'est la jalousie et l'introversion des justes. C'est le problème de la virginité.»

La diffusion limitée qui affligeait ses films jusqu'à *Romance* — un succès à Paris — n'a pas empêché Catherine Breillat de développer la réflexion entamée à dix-sept ans avec *L'Homme facile*. Maintenant qu'elle a plus de liberté financière, elle espère trouver assez d'indignation pour continuer à se dépasser. [5]